

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85b, p. 1-11

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

A l'Abbaye

Mission du Sikkim : mission accomplie !

Un récent voyage dans la mission de l'Abbaye de Saint-Maurice au nord-est de l'Inde m'a permis de mesurer un peu l'ampleur du travail accompli par nos vaillants missionnaires durant plus de cinquante ans.

Précisons d'emblée que si l'on parle habituellement de la Mission du Sikkim, nos confrères ont travaillé essentiellement en Inde, dans le district de Darjeeling. Le Sikkim — autrefois royaume, aujourd'hui Etat de l'Inde — n'a lui-même été atteint qu'en 1950, et ce n'est qu'en 1977 que le Père Brahier a pu y fonder un poste. Nos missionnaires ont œuvré à partir de Kalimpong, une subdivision du district de Darjeeling dans l'Etat du Bengale.

C'est un très beau pays, montagneux, au sud-est de la chaîne de l'Himalaya. La région a été envahie autrefois par les Tibétains qui ont imposé la religion, le bouddhisme, et par les Népalais qui ont imposé la langue, le népalien. Mais c'est le fond de la population, de race et de langue lepcha, qui a le plus adhéré au christianisme.

Nos missionnaires

Seize confrères ont annoncé l'Évangile dans la région. Aujourd'hui quatre sont encore à l'œuvre sur place : le Père Brahier à Martam, au Sikkim ; le Père Gex-Collet à Poudong, au bas de la colline de Kalimpong dans les rizières qui surmontent la Relli, un affluent de la Tista ; le Père Gressot, curé de la paroisse Sainte-Marie, la deuxième paroisse de Kalimpong, et le Père Hofstetter, curé de la paroisse mère Sainte-Thérèse, à Kalimpong.

Mgr Gianora, les chanoines Martin Rey, Gustave Rouiller, Hubert Ruckstuhl et Jean-Bernard Simon-Vermot sont en Suisse. Quant aux huit autres, ils nous ont quittés pour un monde meilleur : quatre reposent en terre d'Agaune, MM. Schyrr, Thürler, Butty et Fox, et trois en terre indienne, MM. Vergères, Pittet et Eigenmann.

La mission

La semence de l'Évangile a mis beaucoup de temps pour germer puisque les premiers missionnaires, des Missions étrangères de Paris, l'avaient semée en 1882. Nos confrères sont arrivés de Saint-Maurice en 1934. Mais aujourd'hui l'Église est là-bas un grand arbre qui porte ses fruits.

Le diocèse de Darjeeling, dont fait partie la subdivision de Kalimpong, comprend quelque 50 000 chrétiens, pour une population de 2 850 000 habitants. A leur service, un évêque du pays avec une centaine de prêtres et presque trois cents religieuses. Les communautés paroissiales sont vivantes, et la participation à la messe dominicale avoisine les 60 %. Il y a des vocations de prêtres et de religieuses de la région et du sud de l'Inde à son tour missionnaire.

La région est quadrillée par des postes paroissiaux. Lorsque Mgr Gianora était préfet apostolique, ces postes ont été fondés d'une façon très judicieuse selon les données géographiques. Aujourd'hui, chaque poste est pourvu en principe d'un prêtre et de trois religieuses : l'une tient le dispensaire, l'autre l'école et la troisième assure l'accueil.

La mission, ce sont aussi les écoles primaires et secondaires. Mille cent élèves à Pedong, mille cinq cents garçons à Saint-Augustin, à Kalimpong, et autant de filles dans les écoles toutes proches des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ! Tous ces élèves ne sont pas chrétiens, certes, mais le style de l'enseignement tout comme le témoignage des prêtres et des religieuses ne manquent pas de préparer le terrain pour une évangélisation possible.

Le souci des pauvres est constamment présent, et — plutôt qu'une aumône, malgré tout inévitable, on le comprend — on a appris aux gens à travailler ensemble par un système de coopératives.

« Il faut que je diminue pour qu'il croisse »

Cette phrase de Jean-Baptiste se retirant devant le Messie pourrait bien être la phrase de nos missionnaires. Le fait est que les difficultés politiques ont empêché l'arrivée de tout nouveau missionnaire depuis 1949. On est en zone militarisée à cause de la proximité de la frontière sino-tibétaine. Le but n'était pas de créer une communauté de chanoines — ce qu'on peut regretter, certes — mais d'implanter l'Eglise. Dans ce sens, la mission est accomplie, et s'il faut se retirer, on peut le faire sans fausse honte. Bien au contraire on sera heureux de voir une Eglise locale aussi vivante.

Il faut rendre grâce à Dieu qu'il en soit ainsi. Preuve en soit la déclaration d'une religieuse du pays : « Les Chanoines de Saint-Maurice ont écrit une page de l'histoire de notre Eglise locale. Nous sommes fières de notre héritage et certaines que des Sœurs et des Frères du pays vont continuer à écrire par leur vie de sacrifice et leur dévouement caché l'histoire commencée par les Chanoines. »

J. Roduit, prieur

Monsieur Vincent Pitteloud (1^{er} janvier 1910-27 octobre 1988)



M. Vincent Pitteloud naquit à Vex le 1^{er} janvier 1910. Après avoir suivi les cours de l'Ecole Normale de Sion, il enseigna d'abord à Ayent, Sion et Les Agettes. C'est en 1943 qu'il prit en charge, au Collège de l'Abbaye, ce que l'on nommait à l'époque le « Cours préparatoire », où il formait les jeunes écoliers qui se destinaient au collège. Il occupa ce poste, avec autant de conscience que d'efficacité, jusqu'en 1978. Il s'est éteint le 27 octobre 1988.

« Mais, je vous en prie, arrêtez un instant de vous confondre en excuses sur la publication tardive de cet article. Vous êtes tout de même bien placé pour savoir qu'il y a plus important que le temps : c'est l'éternité ; plus important que moi : Dieu par exemple. »

Au début même de cette brève notice, il me semble l'entendre tenir ce genre de propos rassurants. Et même qu'il ajoute, souriant : « En tout cas, ça prouvera que vous ne m'avez pas encore oublié ! »

Non, cher Monsieur Vincent (car telle était son appellation familière), une figure aussi marquante et en même temps aussi effacée, ça ne peut pas s'oublier. Bien sûr, comme pour tout être, on ne peut que le « silhouetter » à grands traits, tant l'essentiel de chacun nous échappe. Mais il y avait chez lui une transparence lumineuse, tel un ruisseau qui n'a rien à cacher de son fond de sable et de pierre.

Chaque heure formait, pour lui, des espèces de cailloux blancs, dont les arêtes parfois très vives se trouvaient lissées par le courant. Sa conscience professionnelle, donc exigeante, rejoignait dans nos souvenirs l'instituteur, le « régent » de jadis. Comme tant d'élèves autrefois, qui nous venaient des hautes vallées, il savait, et pas par les livres, qu'il faut travailler dur pour engranger, parfois, une belle récolte.

Petit à petit, il fit à Saint-Maurice partie du paysage, sans renier, tant s'en faut, *sa* terre, *son* chalet, *son* village de Vex, qu'il rejoignait aussitôt que possible. En de longs et fréquents entretiens, il laissait discrètement affleurer son âme, tant il lui semblait naturel d'aborder avec naturel le domaine, si mal nommé, du surnaturel.

Mais à peine sa silhouette ainsi tracée, je l'entends de nouveau : « Allons, allons! faut quand même pas exagérer : encore, si c'était pour mon frère curé ! » Car il avait deux frères dans les ordres : un au diocèse de Sion, l'autre à l'Abbaye. Alors, pour lui, dimanche de l'apostolat des laïcs ? Non, parce que pour lui chaque jour était dimanche des laïcs.

A toute sa chère famille, nous tenons à redire encore notre profonde sympathie.

A. R.

Le chanoine Marcel Michelet (25 septembre 1906 -17 janvier 1989)



Dans son livre « Là-haut chantait la montagne », sous le pseudonyme de Paul, Marcel Michelet rapporte qu'il frémit d'impatience et de crainte. Il attend le plus beau jour de sa vie. Sa mère lui a enseigné que pour ce jour, celui de sa première communion, son cœur doit être comme un « palais magnifique et invisible », prêt à recevoir l'hôte divin. A partir de ce jour, Marcel Michelet a voulu vivre avec cet hôte divin, le Seigneur. Aujourd'hui, après une brève maladie, il a été invité par le Maître à participer au banquet éternel qu'il a préparé pour ses amis. En témoignage de gratitude et d'amitié, je voudrais fixer quelques traits de sa vie faite de dévouement et d'une active charité.

Jeunesse et études

Marcel Michelet est né à Haute-Nendaz le 25 septembre 1906. Son père, le régent Jean-Barthélemy Michelet, a la réputation d'un instituteur exigeant,

mais d'un cœur généreux. Avec sa femme, Antoinette Délèze, il élève une famille de six enfants qui tous ont fait honneur à leurs parents.

Apparemment, la vocation de Marcel se développe sans heurt. Jeune garçon, il va à l'école de son père qui enseigne à Baar. Occasionnellement, rendant service à son oncle, il fait le facteur dans les villages de Beuson et d'Aproz. Vers la fin de son temps d'école primaire, un appel l'invite à une vocation supérieure. L'abbé Joseph Fournier, curé de la paroisse, a remarqué cet enfant doué, serviable et pas comme les autres. Le curé Fournier, ayant été déplacé à Saint-Maurice-de-Laques, Marcel le suit dans sa nouvelle paroisse. Comme élève privé, il apprend le latin et se perfectionne dans les autres branches. Il fréquente ensuite les collèges de Sion et de Saint-Maurice. Ayant achevé la classe de rhétorique, il entre à l'Abbaye où se trouve déjà son frère aîné François. Il prend l'habit des Chanoines réguliers de Saint-Augustin le 28 août 1925.

Ayant accompli son noviciat et obtenu son diplôme de maturité, Marcel Michelet effectue ses études théologiques au collège Angélique de Rome. Il est ordonné prêtre le 22 septembre 1931, à la basilique de Saint-Maurice, et il célèbre sa Première Messe à l'église Saint-Léger, à Nendaz, le 2 octobre suivant. La même année, il obtient le titre de docteur en philosophie décerné par l'Académie Saint-Thomas de Rome. L'année suivante, il soutient brillamment sa thèse de doctorat en théologie. Son étude, élaborée sous la direction du père Garrigou-Lagrange, traite en latin un sujet qui est toujours d'actualité : « Quel est le plus grand bien pour lequel Dieu permet le mal ? » La traduction française porte le titre : « Pourquoi le mal ? »

A son retour de Rome, le chanoine Marcel Michelet enseigne pendant une année au collège de Saint-Maurice. Puis, son supérieur, Mgr Burquier, reconnaissant ses talents, le libère de l'enseignement pour lui permettre d'effectuer des études de lettres à Paris. Il se distingue dans la capitale française par l'obtention d'une double licence en lettres, à l'Institut catholique et à la Sorbonne. Brillant étudiant, le chanoine Marcel Michelet n'oublie pas pour autant « l'hôte divin » reçu lors de la première communion. Assurant la messe dans une maison des Petites Sœurs de l'Assomption, il est fasciné par leur ministère à domicile auprès des malades pauvres. Il y passerait volontiers sa vie. Mais ses supérieurs le rappellent pour lui confier les tâches auxquelles il est préparé.

Professeur et prêtre

Ses études achevées, le chanoine Marcel Michelet enseigne le français, le latin et le grec au Collège de Saint-Maurice, à deux périodes différentes, et à celui de Saint-Charles à Porrentruy, pendant quatorze ans, de 1940 à 1954.

Mais le chanoine Marcel Michelet est de santé délicate. Il a besoin de ménagements. C'est pourquoi ses supérieurs lui confient temporairement des postes moins astreignants. Un accroc de santé lui vaut un premier poste de rétablissement comme aumônier du pensionnat Bon Rivage, à La Tour-de-Peilz (1937-1940). Plus tard, de 1959 à 1970, il est aumônier du pensionnat Mon Séjour, à Aigle.

De 1970 à 1972, il fonctionne comme vicaire de Vollèges, paroisse qui lui tient à cœur, car c'est là que son frère François a exercé son dernier ministère. A partir de 1972, le chanoine Michelet est apprécié comme aumônier du pensionnat Saint-Joseph, à Monthey.

Partout où il a passé, le chanoine Marcel Michelet a exercé une action bienfaisante et inoubliable. On se souvient de sa modestie, de la finesse de ses reparties, de son sourire, de la pointe d'humour qui jaillit de ses lèvres minces et serrées. Toujours il avait le mot qui orientait les âmes vers le Créateur. Orienter le monde vers Dieu, c'est le but qui apparaît clairement dans le billet que, depuis trente-cinq ans, il livrait chaque semaine au « Nouvelliste » : « Demain, c'est dimanche ».

Ecrivain et poète

Pleinement prêtre, le chanoine Marcel Michelet a aussi été écrivain et poète.

Devant la recension des ouvrages publiés, devant les liasses de manuscrits qui remplissent ses tiroirs, on s'étonne et on se demande comment il a pu produire une œuvre aussi considérable et aussi valable.

Plusieurs livres qu'il a signés évoquent sa famille, son enfance, son village. Son attachement aux êtres et aux choses qui lui sont chers, il l'a exprimé dans un recueil de poèmes, « Ma maison ». Celle-ci, la maison familiale des Bornes, qu'il a vu construire, lui tient à cœur : « O maison, tu es moi-même et je me suis, pierre à pierre, poutre à poutre, avec toi-même construit... Quand je serai défait, tu m'entendras venir. »

Mais les écrits du chanoine Marcel Michelet sur d'autres sujets sont légion. On en trouve dans les différents domaines littéraires. Il est impossible de les énumérer ici, tant ils sont nombreux. Il a signé des livres de spiritualité, de poésie, des pièces de théâtre, des biographies, des contes en patois, etc.

Une telle œuvre mérite bien les multiples distinctions qui l'ont honoré.

En 1967, il a été choisi comme premier président de la Société valaisanne des écrivains, fondée sur l'initiative de Maurice Zermatten. En 1980, il a été le premier lauréat du Prix de l'Etat du Valais, « décerné pour l'ensemble de son œuvre ». Plusieurs de ses ouvrages ont aussi été couronnés par l'Académie française, l'Académie de Lutèce et par d'autres instances culturelles.

Le jour est venu. Pour le chanoine Marcel Michelet s'est réalisé le quatrain de son poème sur la mort :

*Finisse toute chose
Et tout soit accompli !
Que mon cœur se repose
Du bonheur qui l'emplit !*

L'hôte divin, que Marcel Michelet a reçu avec tant de ferveur le jour de sa Première Communion et qu'il a servi toute sa vie, l'emplit aujourd'hui de bonheur.

H. M.

Le chanoine Roger Berberat (20 mars 1925-3 février 1989)



Prêtre et religieux avant tout

Le chanoine Roger Berberat est né en France, à Béthoncourt (Doubs), le 20 mars 1925. Il fit ses classes primaires à Lajoux (Jura), son village d'origine, puis il obtint sa maturité au Collège de Saint-Maurice en 1945. Il entra cette même année à l'Abbaye où il reçut l'ordination sacerdotale en 1950. Il enseigna le français, le latin et la religion dans les premières classes du collège dès 1951, puis le français au Cycle d'orientation jusqu'en 1989. Il fut en outre Confesseur à la Basilique, Préfet des Externes (1954-1959) et Surveillant à l'Internat (1959-1966). Enfin et surtout il fut durant dix-huit ans, jusqu'à sa mort, Chapelain de Notre-Dame du Scex.

Dans le commentaire d'un psaume, saint Augustin relève le fait qu'une communauté religieuse est constituée de personnes qui ne se sont pas choisies. C'est l'Esprit même du Seigneur Jésus qui choisit chaque membre et le confie aux autres. Chaque confrère est donc un don de Dieu, à accueillir, à aimer comme tel et à respecter. « Pardon, cher confrère, de prendre la plume ! Tu ne le voudrais pas, tant de conventions humaines te paraissant vaines et futiles — à juste titre. Mais, c'est le don de Dieu que je voudrais évoquer en ta personne. »

Certains d'entre nous, jouant sur son nom de famille, l'appelaient amicalement « Berbère ». Et, en effet, il y avait en lui du berbère, en ce sens qu'il aimait à vivre — comme l'indique le dictionnaire — « dans les steppes et sur les franges désertiques » : là où règne une nature sauvage et aride, là où l'homme ne cesse de vivre dans la solitude et une situation limite. C'était le lieu de tout son être. D'ailleurs, la Valsainte l'avait tenté, au début de sa vie religieuse, et, s'il avait quitté la chartreuse après quelques mois d'essai, il n'avait pas perdu cette soif d'absolu, ce besoin de silence et de solitude, cette attention à l'invisible, si caractéristiques. Que de réserve et de retenue en lui, que de discrétion et d'humble effacement. Le timbre même de sa voix en portait témoignage, comme s'il voulait s'excuser d'avoir pris la parole !

Il y avait en lui non seulement le goût, mais l'impérieux besoin de la perfection en toutes choses. Il recherchait de façon presque têtue, l'exactitude d'un mot, la formulation précise de la pensée, qu'il désirait concise, ramassée. Aussi goûtait-il, par-dessus tout, les « penseurs », ceux qui, sur les réalités de la vie et de l'homme, parvenaient à en exprimer l'essentiel, dans la forme adamantine d'un aphorisme.

Sans doute fut-il de longues années surveillant puis préfet de l'externat, surveillant à l'internat chez les grands et au lycée et, sa vie entière, professeur : cela n'avait aucun sens à ses yeux si le prêtre et le religieux qu'il était ne parvenait à rayonner, en silence et dans la paix. Non pas qu'il fût dénué de violence, mais elle était, elle aussi, contenue, maîtrisée, dominée.

Avec les années, il devenait toujours plus malaisé de l'arracher à son monastère et à sa cellule : car c'est là d'abord et avant tout, c'est là surtout qu'il se sentait vraiment en communion avec ses frères les hommes. Pendant toute une période de sa vie, il s'était minutieusement initié à la grande musique, celle, en particulier de Bach et de Schubert : écoutant, prenant des notes, faisant des comparaisons. Sa joie était d'entendre un disque avec un ou plusieurs confrères : « Tu sais, c'est encore la meilleure stéréophonie ! »

Prêtre et religieux avant tout, disais-je. Comment oublier les heures innombrables passées à encourager ses frères et sœurs dans le sacrement de la Réconciliation, s'efforçant de les entraîner, avec douceur et mesure, vers le respect et l'amour absolus de Dieu et du prochain ? Parfois passait en lui quelque chose de la présence du prophète Elie. Comment encore ne pas rappeler son extraordinaire fidélité comme chapelain à Notre-Dame du Scex ? Par n'importe quel temps, il s'y rendait matin et soir. Sans doute était-ce

à chaque fois pour lui un authentique pèlerinage. Il rejoignait alors, au plus profond, la démarche de ceux et celles qu'il y rencontrait, avec une joie secrète, à peine perceptible, dont il lui arrivait — s'oubliant — d'en faire confidence.

A plusieurs reprises, saint Ignace d'Antioche s'écrie dans ses lettres aux Eglises : « Quand j'aurai obtenu le Christ, c'est alors que je serai quelqu'un. » C'est bien cela que l'Esprit Saint voulait peut-être nous rappeler en nous donnant Roger Berberat pour confrère. L'homme ne devient quelqu'un qu'en cherchant son Seigneur, en Le servant fidèlement, selon ce qu'il est concrètement, avec ses dons et ses limites, sûr de la divine miséricorde. Ce dernier mot lui était cher. Il y soulignait toujours les deux aspects : misère de l'homme et cœur de Dieu.

Parlant un jour de la mort, il me redit le verset d'un psaume : « Misericordias Domini in aeternum cantabo. » Ainsi est-il enfin devenu ce verset : il chante avec nous et pour nous les miséricordes infinies de notre Dieu.

G. I.